

« L'amphithéâtre peut accueillir plus de quatre mille personnes. Toutes les places n'étaient pas occupées mais il y avait beaucoup de monde. Nous avons été brièvement présentés par Sony [*Sony Ton-Aime, poète haïtien, NDLR*], qui s'exprimait à un pupitre placé à gauche de la scène. J'étais assis à droite. Le public applaudit chaleureusement. Je me souviens d'avoir levé la main pour le remercier. A cet instant, du coin de mon œil droit, et c'est bien la dernière chose que mon œil droit aura perçue, je vis l'homme en noir foncer vers moi en descendant l'allée située du côté droit des sièges. Vêtements noirs, masque noir sur le visage, il arrivait menaçant et concentré, un véritable missile. Je me levai, le regardai approcher. Je n'ai pas tenté de fuir. J'étais pétrifié. Il s'était écoulé trente-trois ans et demi depuis la fameuse condamnation à mort prononcée par l'ayatollah Rouhollah Khomeïni contre moi et tous ceux qui étaient impliqués dans la publication des « Versets sataniques » et, pendant ces années, je l'avoue, j'ai parfois imaginé mon assassin se lever de quelque assemblée publique ou autre et foncer vers moi exactement de cette façon. Aussi, ma première pensée quand je vis cette silhouette meurtrière se précipiter vers moi fut : « *C'est donc toi. Te voilà.* » On raconte que les dernières paroles de Henry James ont été : « *Elle a donc fini par venir, la chose distinguée.* » La mort venait à moi, également. Mais elle ne m'a pas frappé comme une chose distinguée. Je l'ai trouvée anachronique. Ce fut ma seconde pensée : « *Pourquoi maintenant ? Vraiment ? Il s'est passé tant de temps. Pourquoi maintenant, après toutes ces années ?* » Le monde était assurément allé de l'avant et cette question était réglée. Et pourtant ici, approchant à toute vitesse, il y avait une sorte de voyageur temporel, un fantôme meurtrier surgi du passé.

Aucun personnel de sécurité n'était présent dans l'amphithéâtre ce matin-là – pourquoi ? Je ne sais pas. Il put donc sans obstacle foncer sur moi. Je me tenais là, je le regardais cloué sur place comme un stupide lapin ébloui par les phares.

Puis il m'atteignit.

Je n'ai jamais vu le couteau ou du moins je n'en ai aucun souvenir. Je ne sais pas s'il était long ou court, pourvu d'une large lame comme les couteaux de chasse Bowie ou étroit comme un stylet, un couteau à pain dentelé, une lame courbe en forme de croissant, un couteau à cran d'arrêt de gamin des rues ou même un couteau à découper ordinaire volé dans la cuisine de sa mère. Je m'en fiche. Elle a été bien assez efficace, cette arme invisible, et elle a accompli sa tâche.

[...] Pourquoi ne me suis-je pas défendu ? Pourquoi ne me suis-je pas enfui ? Je suis juste resté là comme une piñata et je l'ai laissé me fracasser. Suis-je faible au point de ne pouvoir esquisser le moindre geste de défense. Suis-je si fataliste que j'étais prêt tout simplement à me livrer à mon assassin ?

Pourquoi n'ai-je pas réagi ? D'autres, la famille, les amis, ont tenté de répondre à ma place. « *Tu avais à ce moment-là 75 ans. Il en avait 24. Tu n'aurais pas pu te battre contre lui.* » « *Tu étais probablement en état de choc avant même qu'il ne t'ait atteint.* » « *Qu'est-ce que tu aurais pu faire ? Il courait plus vite que toi et tu n'étais pas armé.* » Et, inlassablement : « *Mais où était donc la sécurité ?* »

Je ne sais vraiment que penser ni comment répondre à ces questions. Certains jours j'éprouve de l'embarras et même de la honte à ne pas avoir réussi ne serait-ce qu'à tenter de riposter. D'autres jours je me dis de ne pas être stupide, qu'aurais-je bien pu faire de plus ?

« J'ai senti qu'il me frappait très fort »

[...] Les premiers jours après l'attentat, allongé dans mon lit d'hôpital alors que diverses parties de mon corps ne tenaient ensemble que grâce à des agrafes métalliques, je répétais fièrement à qui voulait l'entendre : « *Je n'ai jamais perdu conscience et donc je me souviens de tout.* » Je vois clairement à présent que c'était faux. Il est vrai que je suis resté confusément conscient de ce qui m'entourait et que je ne me suis pas complètement évanoui. Mais il n'est pas vrai que mes capacités d'observation fonctionnaient normalement ou quoi que ce soit de ce genre. L'assurance de mon affirmation était probablement dopée par les puissants antalgiques que l'on m'avait donnés à ce moment-là, du fentanyl, de la morphine, et j'en passe. Ce qui suit est donc un collage constitué de bribes de mes propres souvenirs ajustées avec d'autres témoignages oculaires et des informations de journalistes.

J'ai senti qu'il me frappait très fort sur le côté droit de la mâchoire. Je me rappelle m'être dit : « *Il l'a cassée. Toutes mes dents vont tomber.* »

Sur le moment j'ai pensé avoir été frappé par quelqu'un de particulièrement costaud. (J'ai appris par la suite qu'il avait pris des cours de boxe.) Maintenant je sais que, dans ce poing, il y avait un couteau. Le sang a commencé à s'écouler de mon cou. En tombant, je me suis rendu compte qu'un liquide éclaboussait ma chemise.

Un certain nombre de choses se produisirent ensuite très rapidement et je ne peux affirmer dans quel ordre. Il y eut la large blessure au couteau à ma main gauche qui sectionna tous les tendons et la plupart des nerfs. Il y eut au moins deux autres entailles profondes sur mon cou, l'une en travers, l'autre plus à droite et une autre sur mon visage. Quand je regarde ma poitrine aujourd'hui, je vois une série de blessures qui descendent jusqu'au milieu, deux autres entailles en bas à droite et une autre en haut de ma cuisse droite. Et j'ai une blessure au côté gauche de la bouche et j'en avais une autre à la naissance des cheveux.

Et il y eut le coup de poignard dans l'œil. Ce fut le coup le plus cruel, une blessure profonde. La lame s'enfonça jusqu'au nerf optique, ce qui signifie qu'il n'y aurait aucune possibilité de sauver la vue de cet œil. Elle était perdue.

Il me poignardait sauvagement, de taille et d'estoc, le couteau volait vers moi comme animé d'une vie propre et je tombais à la renverse loin de lui tandis qu'il m'attaquait – mon épaule gauche heurta lourdement le sol dans ma chute.

« Mon corps était en train de mourir »

Dans le public, certaines personnes, incapables de renoncer à l'image qu'elles avaient du monde pour faire face à ce qui était en train de se passer dans la réalité, ont pensé que l'agression devait être une sorte de performance artistique spectaculaire destinée à mettre en lumière les enjeux de la sécurité des écrivains dont nous étions venus parler.

Même Henry Reese [*le modérateur*], assis sur sa chaise, mit un certain temps à adapter sa perception de la réalité. Et puis il vit que l'homme « *s'acharnait* » sur moi, et il vit mon sang.

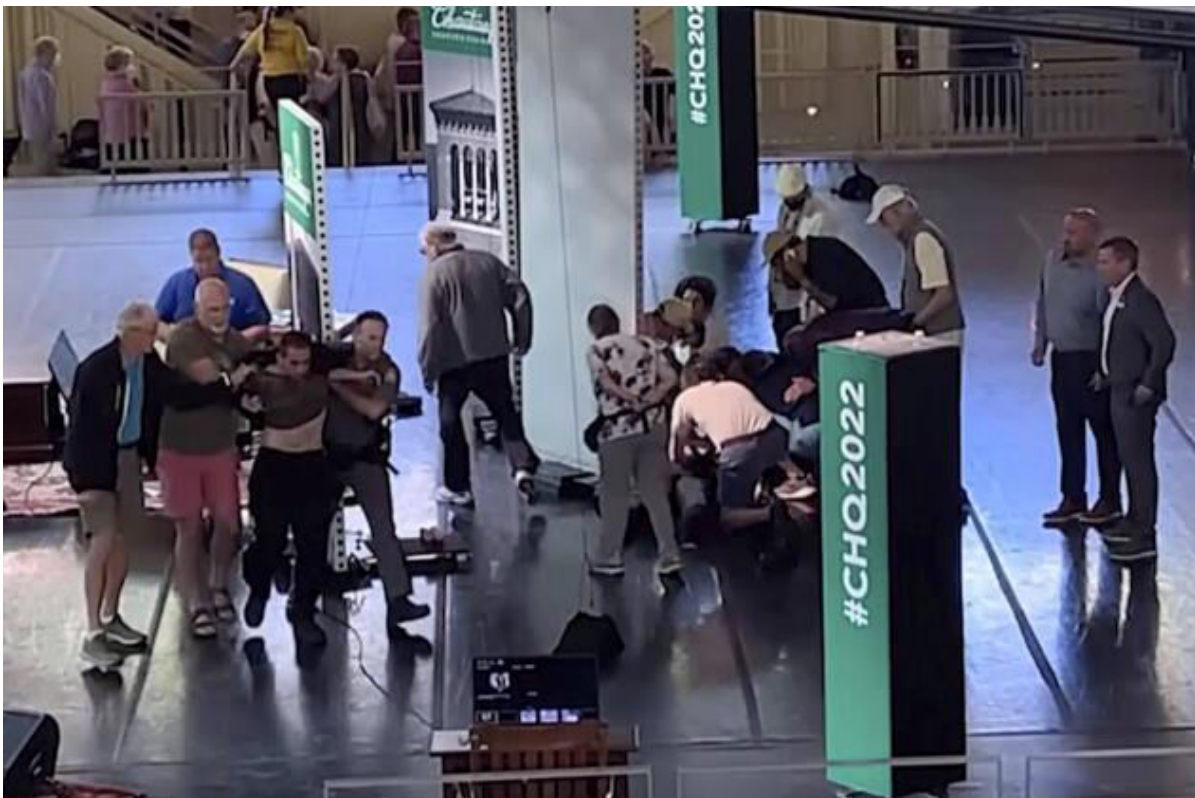
La suite relève du pur héroïsme.

Henry affirme avoir agi « *instinctivement* » mais je n'en suis pas sûr. Henry, tout comme moi, est septuagénaire et le A. [ainsi Rushdie nomme son agresseur] avait 24 ans, il était armé et déterminé à tuer. Pourtant Henry traversa rapidement la scène et s'agrippa à lui. Selon moi, il serait plus juste de dire : il a agi conformément à ce qu'il y a de meilleur en lui. Tel qu'en lui-même en d'autres termes. Son courage est la conséquence de ce qu'il est.

Puis des gens du public sont aussi intervenus conformément à ce qu'il y avait de meilleur en eux. Je ne sais pas exactement combien de personnes sont accourues prêter main-forte mais, depuis ma position sur le sol, j'étais conscient d'une masse de corps qui luttait pour plaquer mon aspirant assassin même s'il était jeune, vigoureux, qu'il brandissait un couteau ensanglanté et qu'il n'était pas facile à maîtriser. Sans Henry et le public, je ne serais pas assis ici en train d'écrire ces mots.

Je n'ai pas vu leurs visages et je ne connais pas leurs noms mais ils furent les premiers à me sauver la vie. Ainsi lors de cette matinée à Chautauqua, j'ai connu à la fois le pire et le meilleur de la nature humaine, presque simultanément. C'est ce qui caractérise notre espèce. Nous avons en nous à la fois la possibilité d'assassiner un vieil étranger pratiquement sans raison, la capacité du Iago de Shakespeare que Coleridge qualifie de « *malignité sans raison* », et nous avons aussi l'antidote à cette maladie, le courage, l'altruisme, la volonté de risquer sa vie pour venir au secours de ce vieil étranger gisant au sol.

Et finalement un représentant de l'ordre est arrivé pour arrêter mon assassin potentiel. J'ignorais tout de cela. J'avais d'autres chats à fouetter.



A gauche, l'agresseur de Salman Rushdie est maîtrisé et escorté hors de la scène ; à droite, les gens s'empressent autour de l'écrivain à terre, à Chautauqua (Etat de New York), le 12 août 2022. AP/SIPA

[...] Je me rappelle être allongé au sol et regarder la mare de sang qui s'écoule de mon corps. « *Cela fait beaucoup de sang* », me suis-je dit. Et puis j'ai pensé : « *Je suis en train de mourir.* » Je n'éprouvais pas cela comme un drame ou une chose particulièrement horrible. Cela semblait simplement probable. Oui c'était vraisemblablement ce qui était en train de se produire. C'était une évidence.

Il est rare de pouvoir décrire une expérience de mort imminente. Je voudrais d'abord raconter ce qui ne s'est pas produit. Il n'y avait rien de surnaturel là-dedans. Pas de « tunnel de lumière ». Je n'ai pas eu le sentiment de m'élever hors de mon corps. En fait je me suis rarement senti aussi fortement relié à mon corps. Mon corps était en train de mourir et il m'emportait avec lui. C'était une sensation physique intense. Plus tard, alors que j'étais hors de danger, je me suis demandé quelle pouvait être la nature ou l'identité de ce « moi », la personnalité qui habitait le corps mais ne se résumait pas à lui, cette chose que le philosophe Gilbert Ryle a appelée un jour le « *fantôme dans la machine* ». Je n'ai jamais cru à l'immortalité de l'âme et mon expérience à Chautauqua semble le confirmer. Ce « moi », quelles qu'en soient la nature ou l'identité, était certainement sur le point de mourir en même temps que le corps qui le contenait. Il m'est arrivé de dire, en plaisantant à moitié, que notre sentiment de l'existence d'un « moi » ou d'un « je » désincarnés pourrait indiquer que nous possédons une âme mortelle, une entité ou une conscience qui disparaissent en même temps que notre existence corporelle. Je crois à présent que ce n'est peut-être pas tout à fait une plaisanterie.

« **Je ne reverrais jamais Eliza** »

Etendu au sol je ne pensais à rien de tout cela. Ce qui occupait mes pensées et qui était pénible à supporter c'était l'idée que j'allais mourir loin de ceux que j'aimais, entouré d'étrangers. Ce que j'éprouvais le plus fort c'était un sentiment de profonde solitude. Je ne reverrais jamais Eliza, je ne reverrais jamais mes fils, ni ma sœur ni ses filles.

« *Que quelqu'un les prévienne* », essayai-je de dire. Je ne sais pas si qui que ce soit m'a entendu ou compris. Ma voix me semblait lointaine, éraillée, hésitante, confuse, fausse.

Je voyais « à travers un verre obscurci ». J'entendais confusément. Il y avait beaucoup de bruit. J'avais conscience d'un groupe de gens qui m'entouraient, penchés sur moi, criant tous en même temps. Un dôme bruyant d'êtres humains qui enfermaient mon corps couché à terre. « Une cloche », pour recourir au vocabulaire culinaire. Comme si j'étais le plat principal sur un plateau servi « saignant », et qu'ils me gardaient au chaud en maintenant, pour ainsi dire, le couvercle posé sur moi.



Salman Rushdie est évacué de Chautauqua et transporté en hélicoptère à l'hôpital.
HORATIO GATES/AFP

Il faut que je parle de la douleur parce que, sur ce point, mes propres souvenirs diffèrent considérablement de ceux des gens qui m'entouraient, un groupe dans lequel il y avait au moins deux médecins qui se trouvaient dans le public. Des membres de ce groupe ont déclaré aux journalistes que je gémissais « *de douleur* » et n'arrêtais pas de demander : « *Qu'est-ce qu'elle a ma main ? Elle me fait tellement mal !* » Dans mes propres souvenirs, bizarrement, il n'y a aucune trace de douleur. Peut-être le choc et la confusion avaient-ils submergé la perception que mon esprit avait de la douleur. Je ne sais pas. C'est comme si on avait débranché mon moi « extérieur » présent au monde qui gémissait, et mon moi « intérieur » profond, qui était comme déconnecté de mes sens et se trouvait, je le pense maintenant, proche du délire.

« *Red Rum est l'anagramme de Murder. Red Rum, le cheval, a remporté trois fois le Grand National Steeplechase, en 73, en 74 et en 77.* » Voilà le genre de bêtises incohérentes qui me surgissaient entre les oreilles. Pourtant j'entendais certaines paroles prononcées au-dessus de ma tête.

« *Découpez ses vêtements pour qu'on puisse voir les blessures* », cria quelqu'un.

« *Oh, pensai-je, mon beau costume Ralph Lauren.* »

Il y eut alors des ciseaux, ou peut-être un couteau. Je n'en ai pas la moindre idée et mes vêtements me furent enlevés. Il y avait certaines choses dont les gens devaient s'occuper de toute urgence. Il y avait aussi des choses que j'avais besoin de dire.

« *Mes cartes de crédit sont dans cette poche, marmonnai-je à quiconque était susceptible de m'écouter. Mes clés sont dans cette autre poche.* »

J'entendis une voix d'homme dire : « *Quelle importance ?* »

Puis une autre voix : « *Bien sûr c'est important. Ne sais-tu pas qui c'est ?* »

J'étais probablement en train de mourir, alors en effet, quelle importance ? Je ne m'attendais pas à avoir encore l'usage de clés ou de cartes de crédit.

Mais aujourd'hui, quand j'y repense, quand j'entends ma voix cassée insister sur ces objets, les objets de ma vie quotidienne normale, je me dis qu'une part en moi, une part combattante profondément enfouie en moi, n'avait tout simplement pas prévu de mourir et avait bien l'intention de se servir à nouveau de ces clés et de ces cartes, dans le futur, un futur auquel cette part intime de moi-même persistait à croire de toutes ses forces.

Une part de moi murmurait : « Vivre. Vivre. »

« **Mon cœur avait été “blessé”** »

[Rushdie est transporté en hélicoptère à l'hôpital Hamot à 56 kilomètres de Chautauqua, à Erié en Pennsylvanie.]

[...] Je n'étais pas mort. J'étais au bloc opératoire où de nombreux chirurgiens s'activaient simultanément sur mes différentes blessures. Mon cou, mon œil droit, ma main gauche, mon foie, mon ventre. Les entailles que j'avais au visage, sur le front, les joues, la bouche et la poitrine. L'intervention dura près de huit heures.

Et à la fin je fus placé sous assistance respiratoire, mais je n'étais pas mort.

J'étais vivant.

[...] Je n'étais pas capable de parler mais il y avait des gens assis dans ma chambre. Cinq, peut-être six personnes. Je n'étais pas très doué pour les chiffres à ce moment-là. Des lettres flottaient dans l'air entre eux et moi. Peut-être que ces gens-là n'existaient pas. Peut-être étaient-ils eux aussi une hallucination. J'étais lourdement sédaté à l'aide d'antalgiques, fentanyl, morphine. C'était probablement la cause des hallucinations aux alphabets. Peut-être aussi celle de ces fantômes dans la chambre.

A lire aussi : [Récit Leïla Slimani : « Salman Rushdie a payé très cher son refus d'être enfermé dans un ghetto »](#)

Ce n'étaient pas des fantômes. C'étaient Eliza [*sa femme*], Eumir, Melissa, Chris, Adam et Jeff [*ses proches*]. En avion, en voiture, ils étaient tous arrivés à temps pour assister à mon réveil. Je ne portais plus mes lunettes, elles avaient été cassées lors de l'attaque ou dans la pagaille qui avait suivi et je ne voyais donc pas les gens distinctement, ce qui valait peut-être mieux puisque ainsi je ne voyais pas l'expression de tristesse sur leurs visages. Ils voyaient ce que moi je ne pouvais pas voir : mon propre corps. Mon cou et ma joue droite avaient été entaillés par le couteau et ils voyaient les deux bords de la blessure suturés par des agrafes en métal. Il y avait une longue balafre horizontale le long de mon cou, sous mon menton, et elle était aussi maintenue fermée par des agrafes. Ils voyaient que toute la région du cou était enflée de manière grotesque et couverte de sang noir. Ils voyaient que le sang séché de ma blessure à la main gauche ressemblait presque à des stigmates. La blessure était enveloppée de

pansements et la main était fermement maintenue dans une attelle. Et quand l'infirmière entra pour s'occuper de mon œil perdu, Eliza et les autres assistèrent à ce qui ressemblait à l'effet spécial d'un film de science-fiction, l'œil monstrueusement détendu émergeant de son orbite et pendant sur mon visage semblable à un gros œuf mollet. L'enflure avait si vilaine allure que les médecins ne savaient pas, dans ces premiers temps, si j'avais encore une paupière (je l'avais). Eliza et les autres voyaient le tuyau du respirateur dans ma bouche et personne ne pouvait leur dire quand on me l'enlèverait ou si on me l'enlèverait. Les blessures à la poitrine étaient recouvertes mais ils savaient que mon foie avait été touché et qu'il faudrait me remplacer une partie de l'intestin grêle. On leur avait dit que mon cœur avait été « *blessé* ». Ils ne savaient pas si j'allais survivre et, si oui, dans quel état. Tout cela se lisait sur leurs visages mais ils étaient flous. Dans mon état de semi-conscience anesthésiée, j'étais simplement content qu'ils soient là.

« J'ai toujours été un enfant de la grande ville »

[Quinze jours plus tard, Salman Rushdie est transporté à New York en secret pour sa rééducation.]

New York en fin d'après-midi, brillant au soleil. Cela m'a fait chaud au cœur de la revoir, ses rues « jolies-laides » à la fois généreuses et avares, tant de talents dans l'air et tant de rats sous les pieds, ses habitants qui se baladent en shorts d'été, ses parcs égayés par des jeunes filles en fleur, ses ponts métalliques rouillés, ses sommets, ses rues défoncées, son côté tout-à-la-fois, son abondance inépuisable, ses foules énormes, et partout des travaux et de la musique. Chez moi. Tandis que le VSL traversait Manhattan, j'avais le sentiment d'être revenu là où je devais être. J'avais quitté ce sanctuaire trépidant dix-neuf jours plus tôt pour me retrouver piégé dans un paradoxe : j'avais failli être tué dans la douceur faussement paisible d'un lieu lointain et sauvé dans un autre quartier lointain, celui-là malfamé. Chaque minute passée à Hamot j'avais eu l'impression d'être un poisson hors de l'eau malgré l'habileté des chirurgiens et la gentillesse des infirmières. J'ai toujours été un enfant de la grande ville, Bombay, Londres, New York. Les histoires des villes étaient aussi mon histoire et je me retrouvais dans mon océan préféré, l'océan d'histoires de béton et d'acier dans lequel j'ai toujours préféré nager.

L'arrivée à Rusk [*le centre de rééducation*] eut quelque chose de macabre. Parce que chacun était très soucieux qu'on ne me voie pas, préférant une arrivée discrète qui n'alerte pas les journalistes sur ma présence en ville, pour des raisons de sécurité. Eliza me recouvrit donc le visage d'une écharpe, mon brancard fut sorti du VSL, placé sur un chariot et je fus conduit anonymement à travers un espace inconnu. Cela me donnait un peu trop l'impression d'être mort. Je tentai de chasser cette idée tandis qu'on me faisait entrer, toujours masqué de mon écharpe, dans un ascenseur et qu'on me conduisait dans une chambre où l'écharpe fut enfin retirée. La première chambre ne disposait d'aucun endroit où Eliza aurait pu dormir, même si elle s'était arrangée à l'avance avec Rusk pour avoir cette possibilité ; nous dûmes attendre avant de nous installer dans une seconde chambre.

J'étais de retour en ville au coin de 70th Street et Second Avenue et pourtant je n'étais pas vraiment de retour puisque je ne pouvais dire à personne que j'étais là. Mon enthousiasme s'évapora. Une fois de plus, j'étais tiré en arrière vers mon affreux passé, les jours où j'étais « dans la clandestinité » en Grande-Bretagne, habitant des « lieux tenus secrets » avec des policiers armés, loin de tous ceux que j'aimais. Il y avait aussi des policiers armés devant la porte de ma chambre. Mais au moins Eliza était avec moi et Milan [*son fils arrive de Londres*]

par bateau] était en chemin. Le « Queen Mary 2 » avait accosté à New York la veille. La sœur d'Eliza, Melissa, était allée chercher Milan à son arrivée. Nous lui avons loué un Airbnb dans l'Upper East Side. Notre appartement posait problème. Eliza s'était occupée de faire venir une entreprise spécialisée pour améliorer sérieusement la sécurité de l'endroit, caméras, bouton d'alarme, tout cela, et j'ai pensé qu'il valait mieux que Milan n'y loge pas. Pour une bonne raison, l'immeuble était depuis peu infesté de paparazzis. Melissa le conduisit à son appartement de location et il s'y installa, puis le lendemain, j'arrivai à Rusk et il vint me voir. Avant qu'il n'entre dans ma chambre, Eliza s'assit avec lui dans une petite pièce réservée aux visiteurs et lui expliqua à quoi il devait s'attendre, mes blessures, ma fatigue et le reste.



Hommage et rassemblement en soutien à l'auteur gravement blessé, devant la bibliothèque publique de New York, le 19 août 2022. BRENDAN MCDERMID/REUTERS

Ce furent des retrouvailles très émouvantes. Je n'avais guère d'énergie mais je fus transporté de joie de le voir. Il m'a dit plus tard qu'il était parvenu à gérer l'essentiel du chagrin et de la peur provoqués par ce qui m'était arrivé, au cours de sa longue traversée solitaire de l'océan, de sorte qu'au moment d'entrer dans ma chambre à Rusk il pouvait tout simplement être heureux de me voir et de constater que j'étais bavard, que je racontais des blagues, « *que j'étais toujours le même Papa* ». Je suis content qu'il n'ait pas assisté aux pires moments même s'il était bouleversé par l'œil bandé, la main dans son attelle, la poitrine couverte de cicatrices qu'il tint absolument à voir même si (ou parce que) je lui avais dit qu'elles faisaient ressembler mon torse à une carte du métro. Ce fut un énorme encouragement pour moi de l'avoir à mes côtés et pour lui, comme il me l'a dit, de se rendre compte que j'étais capable de me lever et de marcher.

L'optimisme coulait à flots entre nous – l'optimisme, ma grande faiblesse ou ma grande force (cela dépend à qui on pose la question mais c'est aussi en fonction de mon humeur). Dans le « Candide » de Voltaire (dont le titre complet est « Candide ou l'optimisme »), les réactions positives du héros face aux horreurs du monde confinent à l'idiotie. (Si tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, ces univers parallèles doivent être véritablement infernaux.) Quand j'ai écrit mon roman « Quichotte », je me suis moqué de ma propre nature en faisant de mon personnage éponyme un optimiste à la façon de Candide. Et à présent, cloué au lit et grièvement blessé comme je l'étais, je commençais à croire que le pire était derrière moi, que l'arrivée de Milan était le signe qu'une page avait été tournée et que les jours heureux allaient bientôt revenir.

« Le langage était mon couteau »

[...] Le langage aussi était un couteau, capable d'ouvrir le monde, d'en révéler le sens, les mécanismes internes, les secrets, les vérités. Il pouvait trancher dans une réalité pour passer dans une autre. Il pouvait dénoncer la bêtise, ouvrir les yeux des gens, créer de la beauté. Le langage était mon couteau. Si j'étais pris à l'improviste dans une attaque au couteau que je n'avais pas souhaitée, peut-être était-ce là le couteau que j'allais utiliser pour riposter. Ce pouvait être l'outil dont j'allais me servir pour refaire et retrouver mon monde, pour reconstruire le cadre dans lequel mon image du monde pourrait une fois de plus être accrochée sur mon mur, pour prendre en charge ce qui m'était arrivé, pour me l'approprier, le faire mien.

Mais n'était-ce qu'un mensonge consolant que je me racontais à moi-même ? De la grandiloquence vide de sens ? Avais-je seulement l'envie de riposter ? Il y avait des moments – et ils étaient fréquents dans ce lit oppressant – où je me disais que je m'étais battu pendant la plus grande partie de ma vie et que l'univers me disait peut-être que ce n'était plus nécessaire, que je pouvais m'arrêter. Je pouvais déclarer forfait et admettre ma défaite. Peut-être était-ce le message du Couteau. [« La Cité de la victoire »](#) devait sortir en février. Mon vingt et unième livre. J'en étais fier. J'espérais qu'il serait bien accueilli. Ce serait peut-être le meilleur moment pour s'arrêter, la meilleure façon de quitter la scène. L'occasion était peut-être venue de suivre l'exemple de Philip Roth et de tourner le dos à la littérature, de coller un post-it sur mon ordinateur avec ces mots : « Le combat est terminé. » Dans le meilleur des mondes possibles, « il faut cultiver son jardin ». Non pas que je sois doué pour le jardinage ni que j'aie envie d'apprendre.



Autoportrait posté en février 2023. Salman Rushdie garde de lourdes séquelles de son agression. SALMAN RUSHDIE

Mon premier visiteur en dehors de ma famille fut mon agent et ami Andrew Wylie. Andrew a l'air austère mais c'est un homme émotif et il était au bord des larmes lorsque nous nous sommes embrassés. C'est un homme loyal, chaleureux, très intelligent et très drôle, totalement différent du « Chacal », le surnom que le monde de l'édition lui a donné. (Je pense qu'il l'aime. Cela lui donne un air dangereux.) Il fut très clair sur la manière de procéder.

« *Je ne suis pas sûr d'être encore capable d'écrire*, lui affirmai-je.

– *Tu ne devrais penser à rien pendant un an, dit-il, sinon à te rétablir.*

– *C'est un bon conseil.*

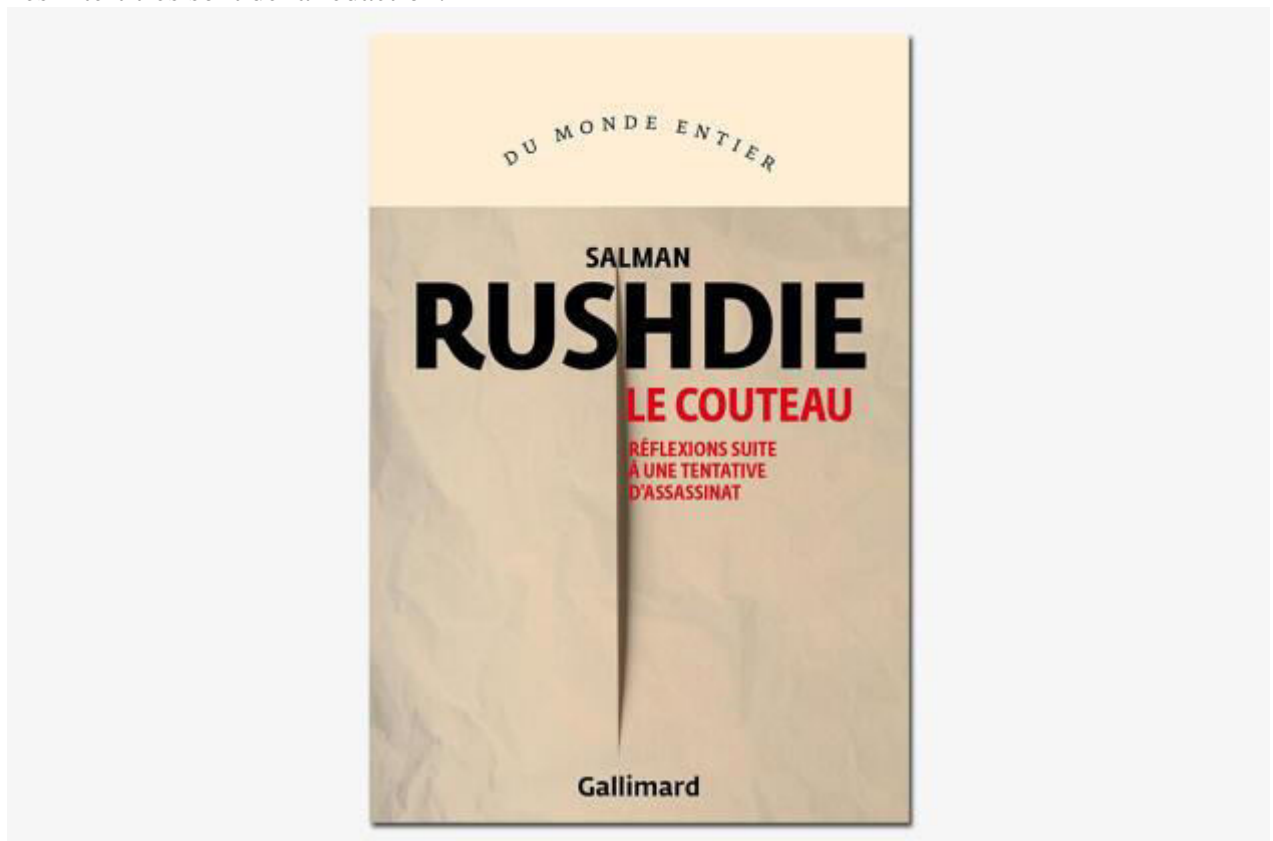
– *Mais en fin de compte tu écriras là-dessus.*

– *Je ne sais pas*, répondis-je. *Je ne suis pas sûr d'en avoir envie.*

– *Tu le feras* », dit-il. »

► © Gallimard 2024

Les intertitres sont de la rédaction.



« *Le Couteau. Réflexions suite à une tentative d'assassinat* », par Salman Rushdie, traduit de l'anglais par Gérard Meudal, Gallimard, 272 p., 23 euros.

Par Le Nouvel Obs